

Portraits et légendes des Douze

Après la Pentecôte, les textes canoniques restent très discrets sur les Douze. Bien sûr, on continue à entendre parler de certains apôtres particuliers, comme Pierre, actif dans les Actes jusqu'à sa libération de Jérusalem et présent dans les lettres de Paul, ou Jacques frère de Jean, assassiné par Hérode. Mais dans la majorité des cas, ce sont des textes hagiographiques qui prennent le relais et forment une tradition qui se stabilise peu à peu.

Par Régis Burnet
Professeur à l'université de Louvain-La-Neuve (Belgique)

Parce que les auteurs anciens ont placé leurs récits sur les Douze dans le sillage des Actes des apôtres, l'habitude des historiens a été de les classer parmi les « apocryphes », avec tout le parfum de mystère que ce terme emporte avec lui. En réalité, ce sont bien des hagiographies qui serviront de modèles aux futures vies de saints. On peut distinguer plusieurs époques d'écriture.

Une hagiographie par vagues successives

Les textes les plus anciens concernent les apôtres principaux. Ce sont d'abord les *Actes de Jean*, rédigés à la fin du II^e siècle, puis les *Actes de Pierre* et les *Actes d'André*, composés au début du III^e siècle, et les *Actes de Thomas*, écrits un peu plus tard dans le III^e siècle. Tous ces textes reflètent la diversité du christianisme : les *Actes de Jean* et les *Actes d'André* émanent de milieux lettrés païens, les *Actes de Thomas* témoignent d'un christianisme très ascétique, les *Actes de Pierre* sont beaucoup plus composites. Ces deux derniers expriment les traditions des contrées syriennes. Aux côtés de ces quatre actes anciens, il

faut faire place aux *Actes de Philippe*, composés de sources multiples s'étendant jusqu'au V^e siècle, et au roman dit « pseudo-clémentin » (*Homélies clémentines* en grec et *Reconnaissances clémentines* en latin) qui fait de Pierre son héros et provient lui aussi de Syrie.

Une deuxième vague naquit à partir du IV^e siècle avec des buts tout à fait différents. Elle répondait à un besoin, apparu avec l'Église constantinienne, de légitimation de certaines métropoles. En quelque sorte, les apôtres furent arraisonnés pour servir au sein d'une géopolitique des sphères d'influence, dans lesquelles certaines communautés locales entendaient rivaliser avec d'autres (Rome, Édesse, l'Arménie).

Ces premières vagues exprimaient des croyances et des théologies multiples qui, quelques siècles suivants, ne s'accordaient plus avec l'Église structurée autour de ses conciles, de son orthodoxie, et – déjà – de ses divisions linguistiques (entre monde grec et monde latin). Aussi une dernière vague se leva-t-elle, dont le but était de reprendre ces traditions et de les rendre plus conformes à l'esprit du temps. Grégoire de Tours (539-594), dans la *Gloire des martyrs*, ●●●

Les œuvres du **Greco** (1541-1614) qui illustrent cet article appartiennent au cycle des **Apostolados** (« Apôtres »), une série de douze portraits représentant les apôtres. Le Greco a peint plusieurs fois le cycle des *Apostolados*; la série présentée dans ces pages fait partie de la collection du musée du Greco, de Tolède.



L'apôtre Pierre

Le Greco, entre 1610 et 1614, huile sur toile, 101 x 81 cm. Tolède, musée du Greco.

© Museo del Greco, Toledo

Que sont devenus les apôtres ?

●●● lança le mouvement avec sa *Vie d'André*. Puis, à la même époque, un auteur lui aussi originaire de Gaule rédigea une série d'actes plus courts nommés *Virtutes apostolorum* que l'on finit par placer au XVI^e siècle sous le patronage d'un certain Abdias de Babylone (d'où son nom de recueil du «Pseudo-Abdias»). Ces recueils sont à la source des ouvrages encyclopédiques du XIII^e siècle, comme le *Livre du Trésor* de Brunet Latin ou le *Speculum Historial* de Vincent de Beauvais ainsi que des grandes compilations hagiographiques comme la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Dans le monde byzantin, c'est le ménologe qui joua ce rôle, en particulier celui de Syméon le Métaphraste. Ceux-ci laissèrent de côté une tradition tout à fait singulière (que l'on mentionne ici pour mémoire): celle de l'Église égyptienne qui secréta ses propres récits. Rédigés en grec ou directement en copte, ils furent traduits en arabe et en éthiopien.

Pierre, le Prince des apôtres

Étant de loin le personnage le plus important du groupe des Douze, il était naturel que Pierre connaisse une réception riche et variée, qui commence par les deux épîtres publiées sous son nom dans le Nouveau Testament. Même si l'apôtre qui s'y exprime n'en dit pas très long sur lui-même, il parle comme le chef de toutes les communautés d'Asie Mineure (au sens large, l'actuelle Turquie) qui possède l'autorité d'envoyer une lettre commune, une sorte d'encyclique, pour la Première épître de Pierre, et carrément une lettre universelle pour la Seconde. En 1 Pierre 5,13, une allusion au témoignage dans la souffrance peut aussi se lire comme la première attestation à ce qui semble faire l'unanimité dès la fin du I^{er} siècle: le martyre à Rome. L'*Épître aux Corinthiens* de Clément de Rome, l'*Épître aux Romains* d'Ignace d'Antioche puis l'ensemble des affirmations patristiques le confirment. Au II^e siècle, le Cataphrygien Proclus précise que l'apôtre fut crucifié et que son «trophée», c'est-à-dire son monument funéraire, se trouve au Vatican.



L'apôtre André
Le Greco, entre 1610 et 1614, huile sur toile, 100 x 80 cm. Tolède, musée du Greco.
© Museo del Greco, Toledo

Docétisme
Courant des origines chrétiennes, apparu dès le II^e siècle, qui ne reconnaissait pas au Christ une humanité pleine et entière, mais qui voyait en lui un être divin et céleste.

Avant d'être revendiqué par l'Église de Rome au nom même de ce martyr, le pêcheur galiléen prit place dans des traditions issues du monde syrien. Cela ne doit pas nous surprendre: Paul mentionne les passages de Pierre à Antioche tandis qu'Origène puis Jérôme et les anciens calendriers liturgiques (le *Feriale* de Furius Filocalus) rappellent que c'est dans cette ville qu'il aurait séjourné pendant 25 ans avant d'aller à Rome. Il était donc naturel que ce soit dans ces contrées que son souvenir (et donc son autorité) ait été le plus grand. Aussi le retrouve-t-on associé aux textes – et partant aux idéologies – syriens. L'*Évangile de Pierre* est un récit dont seule la fin est conservée qui présente en particulier la sortie du tombeau de Jésus; il est manifestement imprégné des usages juifs et défend une résurrection-exaltation. L'*Apocalypse de*



L'apôtre Jacques le Majeur
Le Greco, entre 1610 et 1614, huile sur toile, 100 x 80 cm. Tolède, musée du Greco.
© Museo del Greco, Toledo

Pierre qui pourrait avoir été écrite pour distancer la communauté chrétienne de l'agitation messianique de Bar Kokhba par son genre même – l'apocalyptique – signe son origine juive. Elle confirme le martyr romain et pose durablement Pierre dans la posture du voyant. Cela explique que Pierre se retrouve dans une autre apocalypse exhumée à Nag Hammadi qui traduit quelques tendances **docètes** et se montre très critique envers la hiérarchie ecclésiastique puisque Jésus y affirme: «Et il y en aura d'autres [...], qui se nomment eux-mêmes «évêques» et aussi «diacres», comme s'ils avaient reçu leur autorité de Dieu. [...] Ces gens sont des canaux asséchés.» (*Apocalypse de Pierre* 79). Il est piquant de voir celui dont on va bientôt faire le premier pape approuvant une telle réprobation des évêques et diacres!

Les premiers récits des actions accomplies à Rome proviennent des régions syriennes. Les *Actes de Pierre* et le roman pseudo-clémentin commencent en effet à fixer la légende romaine. Tout débute par une confrontation avec une vieille connaissance: Simon le Magicien, déjà rencontré en Samarie dans les *Actes des apôtres*. Ce dernier multiplie les tours pour attirer les naïfs à lui, ce qui donne à Pierre l'occasion de disculper les chrétiens de toute accusation de magie. En effet, il a déjà pu démontrer le pouvoir de sa prière et de sa foi: n'a-t-il pas déjà fait parler un chien, libéré un jeune homme d'un démon, fait parler un hareng saur? Il peut donc continuer à réparer les escroqueries de Simon, guérir des aveugles, ressusciter un esclave que Simon a fait périr puis, dans la foulée, le fils d'une veuve et un sénateur romain. On reconnaît bien entendu dans cette énumération un certain nombre de miracles de Jésus. Ceux-ci manifestent un glissement théologique intéressant qui se retrouve dans tous ces récits hagiographiques: l'apôtre devient une sorte de nouveau Jésus, mais tandis que les miracles de Jésus rendaient témoignage au Père, ceux de l'apôtre ont pour but de convaincre les spectateurs d'adhérer à Jésus lui-même. Finalement, Simon et Pierre se rencontrent au forum où ils s'affrontent dans un duel où l'un fait mourir un esclave que l'autre ressuscite, où l'un rétorque aux discours de l'autre. À court d'arguments, Simon tente de réaliser sa propre ascension et de gagner le lieu divin par la voie des airs, mais une simple prière de Pierre le fait chuter. Après toutes ces prouesses, une intrigue digne de la comédie latine prend place. Le vieux schéma triangulaire (le mari, la femme, l'amant) se retrouve ici transposé entre Albinus, l'ami de l'empereur, le mari, Xanthippe, sa femme, et dans le rôle de celui qu'on prend pour l'amant, Pierre, l'apôtre qui prêche une continence mal interprétée. Il est finalement accusé par Albinus d'avoir détourné de lui sa femme Xanthippe (*Actes de Pierre* 34). Il meurt toutefois de la même façon que son maître, sur la croix, en ayant bien pris soin de se faire supplicier la tête en bas. ●●●

●●● À partir du IV^e siècle, une série de passions et de récits servent à ancrer la présence de l'apôtre dans la géographie de la ville et témoignent d'une dévotion locale. On conserve ainsi la mémoire d'un bandage que Pierre aurait porté sur la jambe à cause de ses chaînes; on fixe également le lieu d'incarcération de l'apôtre à la prison Mamertine; on situe au croisement de la via Appia et de la via Ardeatine l'épisode rendu célèbre par un roman d'Henryk Sienkiewicz, adapté au cinéma, le *Quo vadis?* (1896). Pierre, fuyant Rome, rencontre le Christ sur la route; lui demandant où il va (*Domine, quo vadis?*), il s'entend répondre: «J'entre dans Rome pour y être crucifié», ce qui pousse le Galiléen à revenir sur ses pas pour y subir le martyre.

Cette association avec la ville de Rome, et bientôt avec son évêque aux prétentions hégémoniques, explique la manière dont Pierre est représenté. Dès le III^e siècle (médaillon en bronze de la catacombe de Saint-Calixte), il a la barbe courte et frisée, le teint pâle, les yeux proéminents et de forts sourcils. À une époque où le physique traduit le moral, la description est claire: il s'agit bien d'un homme sanguin, impulsif, pourvu de la chevelure et de la barbe du personnage autoritaire. Vêtu à l'origine d'une simple tunique comme les autres apôtres, il porte à partir du Moyen Âge le costume pontifical: le pallium puis, à partir du X^e siècle, la tiare conique nantie d'une couronne, puis de deux, puis de trois. Il arbore une ou deux clefs qui apparaissent pour la première fois sur une mosaïque du V^e siècle. Les clefs sont le plus souvent attachées pour montrer que le pouvoir de lier et le pouvoir de délier sont un. Pierre est parfois accompagné d'un coq qui symbolise son reniement et d'un poisson qui évoque son métier. Les

chaînes rappellent son triple emprisonnement (à Jérusalem, à Antioche et à Rome), la croix renversée son supplice la tête en bas.

André, le saint patron de Byzance

Par rapport à son frère Pierre, André se fait beaucoup plus discret dans les évangiles (et n'apparaît pas ailleurs). Les premiers témoignages (entre autres, un extrait d'Origène conservé dans Eusèbe de Césarée) le montrent prêchant vers la Scythie, une ancienne région située entre la mer Noire et la mer d'Azov. Les *Actes d'André* confirment cette localisation. Ils sont l'œuvre d'un chrétien cultivé d'origine païenne, qui se trouve aux confluences de plusieurs doctrines et genres littéraires qu'il paraît mêler avec bonheur: néoplatonisme, néopythagorisme, stoïcisme, roman grec... Le récit se présente comme une odyssée, un périple maritime où chaque étape réserve de nouvelles surprises. Sorte d'Ulysse chrétien, André est aussi une figure socratique, puisqu'il affirme qu'il cherche à faire enfanter ce qui est à l'intérieur des âmes (*Actes d'André* 7). S'il accomplit de nombreux miracles, ceux-ci ont pour fonction de guérir les âmes. Empruntant le triangle amoureux comme les *Actes de Pierre* au roman grec, il le christianise. En position de cocu, un puissant non chrétien, ici Égée, proconsul d'Achaïe à Patras; en position d'adultère, sa femme, Maximilla, qui devient chrétienne et qui se refuse à lui par ascétisme, et, en position d'amant, un apôtre prêchant la chasteté qui doit subir la jalousie du gouverneur. André supporte donc le martyre – il est lié à une croix – avec la fermeté d'âme socratique qui sert de modèle à toute cette littérature hagiographique en train de faire du dernier supplice une sorte de sceau de l'apostolat. Grégoire de Tours, on l'a vu, offrit une réécriture de ses actes, plus conforme à l'Église du VI^e siècle et à son idéologie. Il supprime ainsi de nombreux discours et conserve les miracles, ce qui a pour effet de métamorphoser tous ces récits apologétiques en une litanie de miracles à la répétiti- ●●●

.....
: Quel glissement théologique se retrouve dans tous
: ces récits hagiographiques ?
: L'apôtre y devient une sorte de nouveau Jésus, mais tandis que les
: miracles de Jésus rendaient témoignage au Père, ceux de l'apôtre ont
: pour but de convaincre les spectateurs d'adhérer à Jésus lui-même.
:
:



L'apôtre Jean
Le Greco, entre 1610 et 1614, huile sur toile, 100 x 80 cm. Tolède, musée du Greco.
© Museo del Greco, Toledo

Que sont devenus les apôtres ?

●●● vité lassante; il transforme les appels à l'ascétisme en une véritable phobie de la sexualité vu comme cause de dérèglement social. Mais, en même temps, il nous renseigne sur les itinéraires d'André (absent des *Actes d'André* souvent fragmentaires), qu'il fait partir de Crimée, pour ensuite faire le tour de la mer Noire, passer par les détroits (en effectuant une halte à Byzance), pour finalement gagner l'Achaïe et Patras où il meurt. C'est justement cette halte à Byzance qui fit de l'apôtre le saint patron de Constantinople. On sait en effet que sous Constance, le fils de Constantin, on édifia une église des Saints-Apôtres pour rivaliser avec l'autorité des basiliques romaines et l'on y transféra à grands frais des reliques, dont celles d'André, de Luc et de Timothée vers 397. Mais ce n'est que bien plus tard au VIII^e siècle, sans doute pour contrebattre les ambitions hégémoniques du siège romain, que l'on se mit à écrire un certain nombre de textes dans le but de rattacher plus précisément André au siège byzantin. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'André soit souvent représenté sur les icônes. La scène la plus dépeinte est celle de son martyre, où il est pendu entre les branches d'un arbre. C'est l'Occident qui inventa la « croix de saint André ». La première attestation se trouve dans le tropaire d'Autun du X^e siècle, mais c'est seulement à partir du XV^e siècle qu'elle devient fréquente, en lien avec l'insigne de l'ordre de la Toison d'Or placé sous la protection d'André.

Les deux vies de Jacques le Majeur

Jacques frère de Jean et fils de Zébédée a lui aussi fait partie des apôtres importants. En effet, appelé en même temps que Pierre et André selon les **synoptiques**, il est régulièrement cité par les synoptiques comme membre d'un groupe de trois personnes, une sorte de cercle de fidèles parmi les fidèles, comprenant Pierre, Jean et lui. Après Pâques, le groupe des trois semble avoir, dans un premier temps, naturellement pris la tête de la première communauté. Jacques devait être un notable dans la



L'apôtre Philippe
Le Greco, entre 1610 et 1614, huile sur toile, 100 x 80 cm. Tolède, musée du Greco.
© Museo del Greco, Toledo

Priscillianisme
Mouvement implanté en Gaule pour soutenir l'espagnol Priscilien condamné pour sorcellerie et décapité en 386, malgré l'opposition de nombreux évêques.

ville de Jérusalem puisqu'il fut exécuté par Agrippa et que son martyre est le seul décrit par les écritures canoniques (Actes 12,1-3). Pour l'hagiographie, cette mort précoce était une sorte de catastrophe. Que raconter sinon son martyre ? C'est ce que fit une passion datée du IV^e siècle et reprise dans le recueil du Pseudo-Abdias. Celle-ci multiplie les détails du martyre et – la date d'écriture l'explique largement – accuse les chefs du peuple juif d'avoir poussé le roi à le faire assassiner. Si l'Orient en resta à ce martyre à Jérusalem (en brochant plutôt sur la famille des deux frères et sur leur père Zébédée), l'Occident fournit une nouvelle destinée à l'apôtre à partir du VIII^e siècle. L'Église de Galice, encore affaiblie par le succès du **priscillianisme** et de l'**adoptianisme**, et confrontée



L'apôtre Barthélemy
Le Greco, entre 1610 et 1614, huile sur toile, 100 x 80 cm. Tolède, musée du Greco.
© Museo del Greco, Toledo

à la menace des Sarrasins, avait besoin un « champion », d'un patron. Or, qui était disponible, sinon saint Jacques ? On ne savait pas grand-chose de lui, à part qu'il était l'un des principaux disciples. Il ne fut guère difficile d'« inventer » sa sépulture, ce qui fut chose faite autour des années 850 : un tombeau romain du Bas-Empire fit parfaitement l'affaire. Situé à Compostelle, il devint un considérable centre de pèlerinage. Une légende, dont l'authenticité est contestée dès le XVI^e siècle, accréditait son importance : en 844, Ramire I^{er} (roi de 842 à 850), qui venait de subir une cuisante défaite face à l'armée d'Abd al-Rahmân II (calife de 822 à 852) s'était retiré sur la colline de Clavijo pour y bivouaquer lorsque Jacques lui apparut en songe pour l'encourager à tenter une nouvelle offensive. Au cours de

Adoptianisme
Doctrines consistant à admettre que Jésus n'est pas Fils de Dieu par nature, mais par adoption.

ce combat, monté sur un cheval blanc et la lance en main, l'apôtre prêta secours aux Asturiens, qu'il mena à la victoire. L'iconographie ne retient souvent que cette dernière figure. En effet, Jacques est représenté sous trois types différents, dont deux relèvent de la légende compostellane. Le plus fréquent est celui du pèlerin, qui s'épanouit à partir du XIII^e siècle : chaussé d'un chapeau parasol à larges bords garni de coquilles (car le pèlerinage avait été lancé par l'ordre de Cluny dont les abbés portaient une coquille sur leurs armoiries), Jacques est appuyé sur son bâton de pèlerinage, le bourdon. Le second est celui de Matamore, en lien avec la déroute des Maures de Clavijo. Il est donc représenté sur un cheval blanc, chargeant les Sarrasins dans les airs. Même le troisième type, celui de l'apôtre arborant l'épée de son martyre, subit petit à petit l'influence espagnole : il a comme attribut la croix primatiale à double croisillon parce qu'il aurait été le premier archevêque d'Espagne.

Jean, l'apôtre virginal

Également membre des « trois », Jean occupe une place tout à fait à part dans la liste des Douze. Très tôt associé au disciple que Jésus aimait, puis assimilé à l'auteur du quatrième évangile, des épîtres qui portent son nom et de l'Apocalypse, il combine toutes les qualités : disciple parfait et fidèle, chef de communauté, mystique. Les *Actes de Jean* cristallisent cette image, en fixant le théâtre de ses activités en Asie Mineure, autour d'Éphèse. Jean s'y comporte comme l'apôtre soumis à Jésus, garant de la tradition apostolique, ascétique et méprisant la sexualité. Fait assez curieux, il ne meurt pas dans les supplices, mais s'endort paisiblement d'une bonne mort. Le texte, qui présente quelques traits hétérodoxes, est revu et augmenté dans les Églises par des réécritures latines, syriaques, byzantines. L'absence de martyre explique qu'on lui associe bien vite deux épisodes qui montrent qu'il a quand même subi l'épreuve : une comparution, racontée par Tertullien, devant Domitien à la Porte latine dans laquelle il sort sans brûlure d'un chaudron d'huile ●●●

Que sont devenus les apôtres ?

●●● chaude, et une autre comparution narrée dans les *Actes de Jean à Rome* au cours de laquelle il avala sans dommage une coupe remplie de poison. À partir du V^e siècle, cette figure virginal est associée à une autre : la mère de Dieu. L'identification entre les deux personnages est si forte qu'aussi bien en Orient qu'en Occident, certains auteurs médiévaux (comme Nicéphore Calliste Xanthopoulos ou Pierre Damien) ont cru bon de lui reconnaître le privilège d'une résurrection anticipée. Il ne s'agit pas, comme la Vierge, d'une assomption, mais plus précisément d'une mort et d'une résurrection glorieuse.

La représentation artistique de Jean traduit bien l'importance de cette figure. En effet, cas unique pour les apôtres, son iconographie offre deux types très différents. En Occident, il est dépeint comme l'apôtre virginal, jeune et imberbe, tandis que dans l'art byzantin il est le vieillard à la barbe blanche qui a longtemps vécu. Ses attributs émanent des textes apocryphes. La coupe empoisonnée reprend la comparution devant Domitien : son caractère léthal est représenté le plus souvent sous la forme d'un petit dragon symbolisant le venin exorcisé par une croix. La chaudière d'huile bouillante rappelle son supplice à la Porte latine : Jean y est plongé jusqu'au torse, parfaitement vivant et sans marques de souffrance.

Philippe l'hérétique de Phrygie

Il y a deux Philippe dans le Nouveau Testament, ce qui n'est pas très surprenant en raison de la popularité du nom, celui du père d'Alexandre le Grand ; il était donné même dans les familles juives hellénisées. Le premier de ces Philippe est membre des Douze. Il semble avoir joué un rôle influent dans ce cercle apostolique, car Jean l'a mentionné à quatre reprises (Jean 1,43-46 ; 6,5-7 ; 12,20-23 ; 14,7-10). Le second, Philippe, le diacre, occupe une place particulière dans la narration des Actes (Actes 8) : grâce à lui le processus d'évangélisation, d'abord destiné aux Judéens et réservé aux apôtres, s'ouvre aux païens. Philippe apparaît également lors d'un pas-



L'apôtre Thomas

Le Greco, entre 1610 et 1614, huile sur toile, 100 x 80 cm. Tolède, musée du Greco.

© Museo del Greco, Toledo

sage de Paul à Césarée où l'on apprend que ses quatre filles non mariées prophétisaient (Actes 21,8-9). Les deux Philippe, pourtant explicitement distingués par les textes canoniques, ont été combinés à une époque précoce.

Certains témoignages concordants établissent un lien entre Philippe (que ce soit l'apôtre ou le diacre) et la Phrygie, une région d'Asie Mineure. Épiphanie de Salamine atteste que Quintillia, le fondateur des Cataphrygiens (l'autre nom des montanistes), a utilisé l'exemple des quatre filles de Philippe comme argument pour l'ordination des femmes. L'association entre Philippe et la Phrygie est prouvée dans les *Actes de Philippe*. Les trois premiers chapitres racontent les missions de Philippe parmi les Grecs, les Parthes, les Candaces ●●●



L'apôtre Matthieu

Le Greco, entre 1610 et 1614, huile sur toile, 100 x 80 cm. Tolède, musée du Greco.

© Museo del Greco, Toledo

●●● (Éthiopiens?). Il se termine dans la ville inconnue de Nikatera (Césarée?). Les cinq chapitres suivants évoquent de nombreux miracles et discours liés à l'ascèse, au rejet du mariage et des rapports sexuels, au mépris des richesses et à la consommation de viande. La dernière partie rappelle l'évangélisation d'Ophyorymé (identifié à Hiérapolis de Phrygie) et le martyr final de l'apôtre sur une croix renversée.

La Phrygie et ses mouvements ascétiques ont monopolisé les souvenirs de Philippe. Ce fait explique le sort de Philippe chez les gnostiques, mais aussi sa mauvaise réception dans la tradition ultérieure. À Nag Hammadi, Philippe est classé parmi les apôtres en faveur au sein des communautés de la marge avec Jacques ou Thomas. Un *Évangile de Philippe* lui a été imputé, mais il est dépourvu de toute référence biographique.

La Grande Église a éprouvé des difficultés à réintégrer Philippe dans les rangs des apôtres réputés. Au VI^e siècle, une passion incolore à Hiérapolis sans aucune allusion aux actes fut écrite et insérée dans la collection des Pseudo-Abdias. On le reconnaît le plus souvent à son attribut, une croix renversée à simple ou double traverse.

Barthélemy l'inconnu à la riche réception

Même s'il est toujours cité dans la liste des Douze, Barthélemy ne laissa pourtant aucun souvenir dans les textes canoniques, ce qui permit un certain nombre d'appropriations. Barthélemy fait en effet partie de ces apôtres qui connurent des réceptions diverses en fonction des communautés et des intérêts qui s'en emparèrent.

Les premières informations se trouvent dans une notice d'Eusèbe de Césarée qui affirme

que Barthélemy aurait évangélisé les Indiens et leur aurait légué le livre de Matthieu en caractères hébreux.

Dès le VI^e siècle, la *Passion de Barthélemy*, qui appartient à la collection du Pseudo-Abdias raconte un combat avec le démon Astaroth: prêchant devant le roi Polymius, il obtient les aveux du démon, détruit son temple et convertit le souverain. Cela excite la jalousie du frère du roi, Astrige, qui met à mort l'apôtre. Sous son apparente naïveté, ce texte est un véritable traité de démonologie et une réflexion profonde sur l'idolâtrie faisant de Barthélemy le champion de la lutte contre les idoles. C'est de la *Passion de Barthélemy* que provient la mort particulière que subit l'apôtre: l'écorchement.

Si la *Passion* parlait explicitement des Indes, elle restait évasive sur la localisation précise de ces Indes: elles eurent tendance à «glisser» vers l'Arménie. Cette tradition arménienne conduisit à l'écriture d'un récit de martyre dont on connaît trois versions. Les trois reprennent une même trame: après un tirage au sort à Jérusalem, Barthélemy part pour l'Inde. Après de nombreuses péripéties, il atteint la ville imaginaire d'Albanopolis où il convertit la sœur du roi d'Arménie Sanatrouk: plein de fureur, ce dernier fait mettre à mort l'apôtre puis ladite sœur.

Dans les communautés marginales, Barthélemy joue un grand rôle, sans doute par assimilation à Nathanaël, dont il est dit en Jean 1,51 qu'il voit le ciel ouvert. Cette tradition de visionnaire, conservée dans les *Questions de Barthélemy* et dans le *Livre de la Résurrection de Jésus-Christ de Barthélemy*, est malheureusement très malaisée à retracer, d'autant que les textes sont difficiles à rattacher à un contexte historique précis.

L'iconographie occidentale de Barthélemy, très riche en Orient, mais moins fréquente en Occident, est résumée à son martyre. Au début simplement montré avec son couteau, il est souvent par la suite présenté dans son supplice, qui a donné prétexte à de saisissantes visions d'écorchés, où on le voit arborer le grand couteau de son écorchement et sa peau.



L'apôtre Jacques le Mineur

Le Greco, entre 1610 et 1614, huile sur toile, 100 x 80 cm. Tolède, musée du Greco.

© Museo del Greco, Toledo

.....
: **Quelle est la particularité de la représentation artistique de Jean ?**
: **Cas unique pour les apôtres, son iconographie offre deux types très différents. En Occident, il est dépeint comme l'apôtre virginal, jeune et imberbe, tandis que dans l'art byzantin, il est le vieillard à la barbe blanche qui a longtemps vécu.**
:
.....

Que sont devenus les apôtres ?

... Thomas, l'Oriental

Si, dans les textes canoniques, Thomas se distingue dans un épisode très célèbre, celui de son « doute » (Jean 20), les textes postérieurs en font un apôtre de tout premier plan, très certainement à cause de son nom. En araméen *toma* signifie « jumeau » : n'est-il pas le jumeau du Christ ?

C'est l'Église d'Édesse qui exploita ce qualificatif et en tira toutes les conséquences théologiques. La première étape déduisit de la fraternité entre Thomas et le Christ une certaine proximité d'initiation : comment Jésus pourrait-il cacher à son jumeau les propos les plus secrets, questionna l'Évangile de Thomas, ce recueil de *logia* découvert en Égypte en 1897 ? Et de faire de l'apôtre le dépositaire de paroles de feu inaudibles à ses confrères dans l'apostolat. Les *Actes de Thomas* exploitèrent la gémellité comme la véritable métaphore de l'évangélisation. S'identifiant à l'apôtre, double de Jésus, c'est à Jésus lui-même que l'on s'identifie. Et cette *imitatio Christi* dont Thomas est la vivante métaphore, lui qui est le portrait craché de son Seigneur, constitue la voie d'accès au salut. Le fameux *Hymne de la Perle* contenu dans le texte exprime cette aspiration à l'unité sous la forme d'une parabole narrative qui décrit l'égarement du fils d'un roi dans un pays ennemi. Enfin, le *Livre de Thomas l'Athlète* fit de cette gémellité l'image même de l'initiation gnostique. En s'examinant lui-même, c'est au Sauveur dont il est le double que Thomas a accès. Ce faisant, il indique la voie que doit emprunter tout initié : c'est en faisant retour en soi-même que l'on parviendra à la vraie connaissance, car c'est en soi que se trouve le Christ, et non dans les apparences du monde.

La tradition ultérieure ne chercha pas à modifier radicalement la figure thomasienne, sans doute parce que le monde syriaque avait marqué durablement l'apôtre de son empreinte. Aussi entérina-t-elle sans broncher le trajet en Inde que les *Actes de Thomas* proposaient. La réécriture latine de ces *Actes* ne renouvela pas non plus profondément les aventures qui arrivaient à Thomas, se bornant simplement à corriger



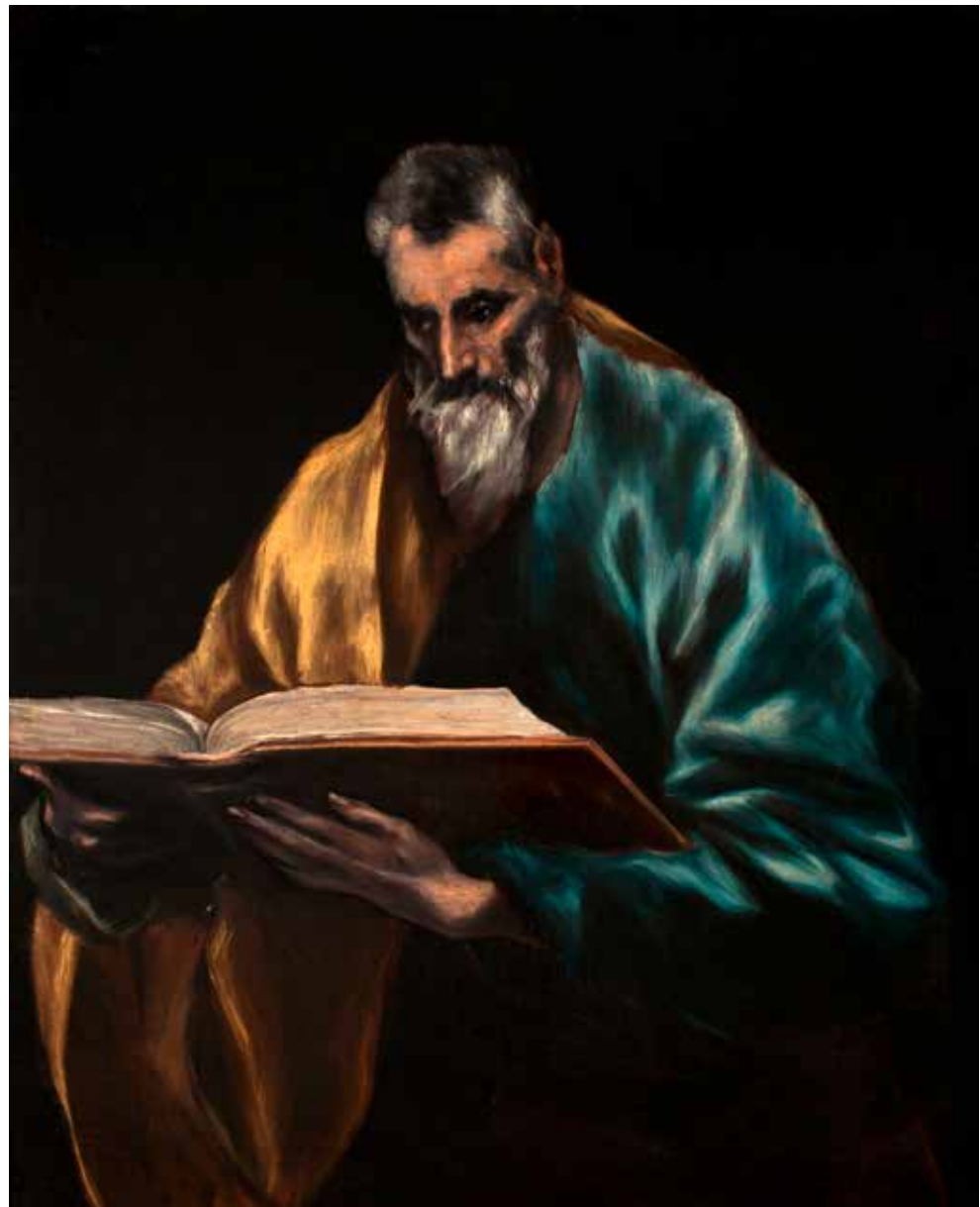
L'apôtre Jude

Le Greco, entre 1610 et 1614, huile sur toile, 100 x 80 cm. Tolède, musée du Greco.

© Museo del Greco, Toledo

ce qui lui semblait en dehors de sa propre conception des choses. Elle valida également le martyre d'un coup de lance. De nos jours encore, la dévotion à Thomas en Extrême-Orient reste vivace, notamment à Madras où l'on conserve son tombeau, ainsi que dans les églises de rite syrien. Elle est également présente en Chine, fruit d'une tradition tardive remontant au X^e siècle.

L'iconographie de Thomas se centre autour de deux épisodes toujours identiques. Le premier est celui de la ceinture de la Vierge (qui est aussi son attribut) qui commence à partir du XIII^e siècle dans l'école florentine, puisqu'on se targuait de vénérer ladite ceinture dans la cathédrale de Prato en Toscane. Le deuxième épisode, l'incrédulité de Thomas, naît dès l'an mil, mais connaît une importante extension au XVII^e siècle où tous les grands peintres la



L'apôtre Simon

Le Greco, entre 1610 et 1614, huile sur toile, 114 x 80 cm. Tolède, musée du Greco.

© Museo del Greco, Toledo

représentèrent : Caravage, Guerchin, Rubens, Rembrandt, Poussin...

Matthieu, l'évangéliste

L'apôtre Matthieu, collecteur de taxes en Galilée a connu un destin paradoxal. On lui a très tôt attribué la paternité du premier évangile, proche des milieux d'origine juive, et probablement rédigé dans l'Église antiochienne. Mais, à part ce « fait d'armes » plutôt glorieux, il semble que son souvenir se soit

perdu assez vite. Dès le III^e siècle, nul ne sut plus quel avait été son sort, ce qui autorisa toutes les localisations. La tradition orientale avait une préférence pour la Parthie, et on passa de Parthie en Scythie, dans le domaine des Anthropophages. Cette domestication de peuplades sauvages devait parler suffisamment aux moines d'Égypte pour qu'ils en fassent une lecture symbolique dans le *Martyre de Matthieu*. En revanche, elle n'inspira guère les Occidentaux, qui favo- ...

●●● risèrent un martyr en Éthiopie, à cause d’une assimilation avec l’Inde de Barthélemy, que l’on situait avec une certaine imprécision. Le *Martyre de Matthieu*, issu de la collection du Pseudo-Abdias, fait du collecteur de taxes un apôtre plutôt banal, perdu dans des modèles classiques. Aussi l’art hésite-t-il souvent sur ses attributs. Faut-il le faire mourir par la hache, la hallebarde ou la lance ? Faut-il lui donner une bourse ? Ou simplement lui faire tenir son évangile en main ?

Jacques, fils d’Alphée, l’apôtre exproprié

De Jacques fils d’Alphée, on ne sait rien et, pire, on a tendance à le confondre avec un autre. En Orient, on hésite à le faire mourir en Syrie – mais n’est-ce pas par amalgame avec Jacques de Saroug ? –, ou en Inde – mais n’est-ce pas par méprise avec Matthieu dénommé Lévi fils d’Alphée en Marc 2,14 ? En Occident, il est carrément assimilé à Jacques de Jérusalem. En effet, pour résoudre l’épineux problème de l’appellation « frère du Seigneur » que les textes canoniques accolent au nom de Jacques, Jérôme, dans le *Contre Helvidius*, fit d’Alphée le mari de la sœur de Marie. « Frère » signifierait donc « cousin », et Jacques l’apôtre serait Jacques de Jérusalem (ainsi que « Jacques le Petit » de Marc 15,40, d’où son surnom de « Mineur »). Il s’assimila donc à ce personnage central de la communauté judéo-chrétienne jeté du haut du Temple, lapidé puis achevé à coups de bâton en 61-62. Il est dès lors représenté habituellement en costume épiscopal, car Jacques frère du Seigneur passait pour le premier évêque de Jérusalem, et pourvu d’un bâton de foulon, une sorte de massue recourbée. Ultime confusion, il est souvent identifié à Jacques

le Majeur, beaucoup plus populaire que lui : le bâton du martyr devient le bourdon du pèlerin.

Jude l’obscur

Le cas de Jude est exemplaire des différentes appropriations des figures apostoliques. Apôtre à peu près inconnu au triple nom (Jude, Thaddée et Lebbée), il s’assimile au gré des déclarations patristiques ou des listes apostoliques tantôt avec Thomas, tantôt avec Addaï l’évangéliste d’Édesse (sans doute à cause de Thaddée). Il meurt tantôt à Beyrouth, tantôt en Libye, tantôt en Perse (à cause d’une *Passion de Simon et Jude* reprise dans le recueil latin), tantôt en Arménie. Son iconographie est à l’image de cette indécision. Personne ne sait vraiment quel attribut lui assigner : une épée ? une hache ? une hallebarde ?

Simon le zélé, l’inconnu

De manière paradoxale, Simon a davantage passionné les auteurs modernes que les auteurs anciens. En effet, son surnom de « Zélote » donné par Luc (Luc 6,15 ; Actes 1,13) a brutalement jeté sur lui une lumière que les siècles passés lui avaient refusée. Serait-il un révolutionnaire ? Un dange-reux zélé, prouvant la coloration politique du mouvement de Jésus ? Les Anciens, quant à eux, hésitent plutôt sur son destin : est-il parti pour l’Égypte ? Est-il en fait mort sur le Bosphore ? À Cyr au nord d’Alep ? Ou bien en Perse, où il subit le martyre avec Jude ? Il est parfois reconnaissable à la scie.

Matthias, la doublure

Matthias, qui remplace Judas à la faveur d’un tirage au sort, disparaît aussi vite qu’il était apparu. Certains parlent d’Éthiopie, d’autres le font partir pour la mer Noire, mais c’est une probable confusion avec Matthias, évêque de Jérusalem vers 120. Les Latins, plus modestement, le font rester à Jérusalem où il serait mort. Même l’art se questionne sur son importance, puisqu’il est assez rarement représenté : les artistes complètent volontiers le collège des Douze, après la trahison de Judas, en y introduisant Paul, l’apôtre des Gentils. ●



L’apôtre Paul

Le Greco, entre 1610 et 1614, huile sur toile, 100 x 80 cm. Tolède, musée du Greco.
© Museo del Greco, Toledo

.....
● Judas, Matthias et Paul...
● Matthias, qui remplace Judas à la faveur d'un tirage au sort, disparaît aussi vite qu'il était apparu. Son activité apostolique étant peu connue, les artistes complètent volontiers le collège des Douze par la représentation de Paul, apôtre des Gentils. ●
.....